

Rémy Lillet

PROFESSION TRADUCTEUR

Ce sont des agents doubles: ils travaillent au service des littératures étrangères. Ils sont innombrables en France à traduire les livres venus du monde entier. De grands prédécesseurs leur ont montré le chemin, comme Maurice Edgar Coindreau, sans qui Faulkner, Hemingway ou Dos Passos n'auraient sans doute pas franchi si tôt l'Atlantique. Leur rôle est négligé : il est pourtant décisif. En 1982, près d'un tiers de l'édition littéraire française a vécu d'ouvrages traduits des langues étrangères.

La plupart vivent dans l'ombre et l'anonymat; d'autres sont désormais célèbres. Rémy Lillet a rencontré six d'entre eux, parmi les plus en vue.

Pas de doute : la traduction littéraire n'est pas une sinécure. Plutôt un sacerdoce.

Marthe Robert : les années Kafka



Chez Marthe Robert, c'est un chien blanc qui ouvre la porte. Pas l'un de ces chiens volants échappés d'une nouvelle de Kafka, mais un chien de traîneau canadien, qui, depuis dix ans, règne chez elle en maître : «C'est un mondain, il adore les visiteurs, les réceptions», explique Marthe Robert, dont les amis les plus fidèles se comptent plutôt parmi quelques grands disparus : Nietzsche, Kleist ou Kafka.

Avec Alexandre Vialatte, Marthe Robert a traduit les plus belles pages de l'auteur du «Procès» : «Vialatte traduisait ce qu'il appelait les "histoires de trapèze volant" de Kafka; il me cédait la "philosophie"»

Sa rencontre avec Kafka date de la lecture d'un court récit qu'elle connaît encore par coeur. Ce fut «une sorte d'apparition»: «Pour moi, la littérature, c'était ça, cette leçon poétique sans égale, cette leçon d'ascétisme intellectuel.» Il restait alors de nombreux textes inédits en France. Marthe Robert les traduit «avec une sorte de sentiment d'urgence». Ce seront le «Journal» (Livre de poche/Biblio), la «Correspondance», les «Lettre à Felice» (Grasset).

«Au début, j'ai avancé très vite, se souvient-elle. Je n'ai pas compris tout de suite

PROFESSION TRADUCTEUR

l'incroyable difficulté de l'écriture de Kafka, sa logique implacable.» Il fallut ensuite «inventer un autre français», s'efforcer de rendre «le halo de consonances harmoniques», les articulations de chaque phrase. Et résoudre, pour le «Journal», les «difficultés ordinaires» du genre autobiographique, «savoir qui étaient ses amis, lire ce qu'il lisait»... Travail qui conduira Marthe Robert à explorer Prague, à reconstituer la bibliothèque de Kafka, à lui consacrer enfin plusieurs essais, dont le célèbre «Seul comme Franz Kafka» (Calmann-Lévy) «pour dissiper les nuages qui nous le dissimulaient»...

De ces années passées avec Kafka, Marthe Robert a gardé le souvenir d'un «envoûtement» qui aurait pu être «fatal» à ses propres livres : «Il m'aura longtemps empêché d'écrire; il a fallu que je me détache de lui.» Avec peine : «Kafka est un grand séducteur. C'est un esprit si fraternel.»

Goethe, Robert Walser ou les frères Grimm, qu'elle traduisit, Freud puis Flaubert lui permettront peu à peu d'échapper à l'emprise de celui dont elle se sentait devenir le «double».

Aujourd'hui, Marthe Robert a cessé d'exister à l'ombre des autres et de prêter ses mots à «quelqu'un qui n'est quand même pas soi»...

Elle poursuit, en pleine lumière, son oeuvre de critique, qui, du «Livre de lectures» à «La Vérité littéraire» (Livre de poche! Biblio), la conduit désormais à s'interroger sur «ce que lire, écrire veulent dire»...

Nino Frank : «Haute fidélité»

Quand il prononce les mots traducteur ou Gallimard, Nino Frank roule les «r». Pour cet



Italien des Pouilles, le français est resté une seconde langue. Dans les années 20, Nino Frank a d'abord traduit pour les éditeurs de Rome et de Milan la littérature dont il était fou : Alfred Jarry, Joseph Delteil, Apollinaire. «J'avais besoin de les faire découvrir aux autres», explique-t-il.

Installé à Paris dès 1923, Nino Frank troque pourtant vite la

PROFESSION TRADUCTEUR

plume du traducteur pour celle du journaliste; chroniqueur au «Corriere della serra» – le journal de Buzzati – puis scénariste de cinéma et enfin fonctionnaire à l’Unesco, Frank figurera longtemps dans les portraits de groupe de la vie littéraire.

Aujourd’hui, à 79 ans, Nino Frank est revenu à ses premières amours; il traduit désormais des écrivains italiens, qu’il choisit pour la plupart parmi ses amis : Pavese, Calvino, ou encore le frère du peintre Chirico : Alberto Savinio. «Traduire, c’est se mettre dans la peau d’un autre; autant que ce soit dans celle des gens qu’on aime.»

Grâce à cette nouvelle carrière, Nino Frank a goûté quelques bonheurs : le succès de «Padre, padrone» (Gallimard) et, bien sûr, celui du «Jour du jugement», de Salvatore Satta (Gallimard), un livre venu de Sardigne, «une île rocailleuse dont il fallait rendre l’isolement, évoquer les coutumes, avec justesse». À son bureau, calé derrière sa machine à écrire, Nino Frank décrit alors les pièges des «soeurs latines», les langues italienne et française «qui se ressemblent trop». Puis il parle d’«accord», de «ton», de «tempo» avant de conclure : «La bonne traduction, c’est la haute fidélité.»

Enjoué, il évoque ses travaux en cours : un inédit de Malaparte («Le Bal au Kremlin», Denoël), la version française des «Mémoires» de Federico Fellini (Calmann-Lévy) et surtout, à mi-temps, la rédaction d’un nouveau livre de souvenirs. L’an passé, dans «10-7-2 et autres portraits» (Maurice Nadeau-Papyrus), il racontait le temps privilégié où ses amis s’appelaient Max Jacob, Pierre Mac Orlan ou Biais Cendrars. Cette fois, dans «Le Chat de la “Dominante”», Nino Frank parle «de Paris, mais aussi de Venise, de l’Italie surtout». Ce volume sera le dernier d’une autobiographie pointilliste qu’il refuse obstinément de traduire lui-même en italien. Question de principe.

Maurice Rambaud : «Sophie en état d'hypnose»



Il y a du cow-boy en Maurice Rambaud. Cet américaniste convaincu en chemise à carreaux traduira bientôt plus vite que son ombre : en deux ans, il a prêté son français à John Irving («Hôtel New Hampshire», Seuil), William Styron («Le Choix de Sophie», Gallimard) avant de livrer, toujours aux éditions Gallimard, le dernier John Updike, «Rabbit est riche», paru l'autre semaine.

À Paris, l'escalier de service d'un immeuble bourgeois mène au refuge qu'il s'est choisi pour travailler : une chambre de bonne transformée en palais sous les combles d'un septième étage. Dans ce Versailles de poche, Maurice Rambaud a joué les menuisiers, les plombiers et les maçons; mais c'est un autre artisanat qui le passionne : la traduction littéraire. Comment un professeur d'anglais en vient-il à ce second métier? «Par jeu et pour améliorer l'ordinaire, répond-il, peut-être aussi pour éprouver la joie de boucler un travail.»

Maurice Rambaud se souvient encore de ses longs débuts au rayon Série noire sous la houlette de Marcel Duhamel : celui-ci, dès réception de sa première traduction, lui adressa ce message laconique : «Achetez-vous un bon dictionnaire.»

Les encouragements viendront plus tard du grand Maurice Edgar Coindreau. Conseils gastronomiques d'abord : «Il m'a fait découvrir tous les bistrots de Montparnasse»; littéraires ensuite : «Il m'est arrivé de lui demander secours pour certaines pages difficiles; son aisance, sa culture étaient prodigieuses.»

Après quelques romans obscurs, puis, en 1976, les Mémoires de Cassius Clay, qui firent de lui une vedette auprès de ses étudiants africains – «Ils venaient me faire dédicacer le livre à la fin de mes cours» – Maurice Rambaud aborde enfin les oeuvres qu'il se souhaitait.

Aujourd'hui, il est un traducteur heureux : le public ne l'ignore plus, grâce au célèbre «Choix de Sophie», «traduit d'une traite, presque en état d'hypnose». Avec quelques grosses

fautes disent ses ennemis. «Je suis allé très vite, c'est vrai ; il restait des inexactitudes.» Mais Styron obligeait son traducteur à refaire à chaque ligne un chemin douloureux : celui qu'avait suivi son père, mort en déportation...

Pour «Rabbit est riche», il fallut surmonter d'autres difficultés : «Le style d'Updike, d'abord, un mélange compliqué de réalisme et de préciosité» ou quelques points de détails, plus inattendus: «Dans le livre, Rabbit est garagiste, concessionnaire de voitures Toyota; j'ai dû me procurer des dépliants publicitaires de cette marque pour en connaître les différents modèles.»

Soyons sans crainte: il ne manque pas une portière à «Rabbit est riche»; Maurice Rambaud peut rêver à loisir à son prochain été californien, «le dix-huitième en dix-huit ans», où il ira se gaver d'idiomes comme d'autant de vitamines pour affronter en forme la rentrée et les pages à traduire.

Claude Couffon : un Normand en Amérique du Sud



On l'imaginerait sans peine héros d'un roman de Flaubert.

Claude Couffon a la cinquantaine ronde d'un notable normand, Avec, au coin du regard, cet éblouissement propre à ceux que la littérature possède. En 1951, Claude Couffon rapportait de Grenade un reportage vite devenu célèbre; il y révélait les circonstances jusque-là ignorées de la mort d'un poète : Federico Garcia Lorca. Ce coup d'éclat allait retentir dans le monde hispanique.

Claude Couffon, depuis, n'a pas cessé d'en traduire les principaux poètes et romanciers : Miguel Angel Asturias, Pablo Neruda, Juan Ramón Jiménez, pour citer trois prix Nobel.

Étrange rencontre que celle de ce jeune homme calme, élevé sur les terres grasses des environs de Caen, avec le monde latino-américain, caniculaire et violent. Pour réponse, ce sensuel s'avoue fasciné par la richesse d'un tel univers. Et se reconnaît des affinités très électives avec ses créateurs : Gabriel Garcia Marquez par exemple, dont il a traduit

PROFESSION TRADUCTEUR

«L'automne du patriarche» (Grasset). «Je suis hispanisant comme certaines chanteuses d'opéra sont mozartiennes», conclut-il. Il ne chantera pourtant jamais la partition d'un Borges, conviction politique oblige.

Pour se faire l'oreille à l'espagnol des Amériques, Claude Couffon s'envole «deux ou trois fois par an» pour Cuba, Lima, la Colombie ou le Guatemala. Il va y «enrichir son lexique» et «pervertir» sa grammaire sous les tropiques.

À Paris, sous les latitudes du V^e arrondissement, il partage son temps entre l'enseignement – à la Sorbonne – et la traduction – «beaucoup de mes étudiants sont argentins, vénézuéliens; il m'arrive parfois de traduire les textes de certains d'entre eux». Découvreur de talents, professeur, journaliste, ce traducteur est aussi poète à ses heures. Mais c'est aux oeuvres des autres qu'il réserve son enthousiasme.

Philippe Jaccottet : «10 000 pages en 35 ans»



À Grignan, au pied du mont Ventoux, la maison de Philippe Jaccottet ne ressemble en rien à celle d'un «homme sans qualités».

Depuis trente ans, Philippe Jaccottet travaille dans ce village de la Drôme, accroché à une butte rocheuse, à une centaine de mètres à peine du château où, deux siècles plus tôt, la marquise de Sévigné s'exerçait à l'art de la correspondance. La Provence? Après sept années passées à Paris, «dans le dénuement», elle apparaissait au jeune d'alors, épris de littérature, comme un «refuge où mieux vivre», «un paysage où écrire». Là, Jaccottet voue sa vie au langage. À la poésie d'abord, à la façon d'un Supervielle, d'un Francis Ponge; avec la même exigence intime de «ne jamais cesser de vivre en littérature» : traduire lui aura permis de ne pas tout à fait perdre sa vie à la gagner.

À Grignan, Jaccottet traduit d'abord «L'Odyssée» – «Une commande, je ne m'y serais jamais risqué de moi-même» – dans l'espoir fou de retrouver «la fraîcheur, la grandeur

PROFESSION TRADUCTEUR

d'Homère» et «la lumière de la Grèce d'Ulysse».

Puis viennent Rilke, Ungaretti et enfin Musil, dès 1956 («L'Homme sans qualités», «Les Désarrois de l'élève Toerless», Seuil), qu'il fera découvrir au public : «Le traduire, c'était tâcher d'en retrouver la voix, toutes ces caractéristiques secrètes qu'on appelle le style», en restituer «les étonnantes variations». Un travail lent, souple: «Pour Musil, j'ai toujours avancé de manière intuitive, jamais savante.» Un travail dévorant surtout : quatre ans consacrés aux 1 800 pages de «L'Homme sans qualités», un an et demi consacré aux seuls «Journaux» (Seuil).

Tendu, presque amer, Philippe Jaccottet garde le souvenir de sa rage contre tout ce temps volé à sa propre création: «En trente-cinq ans de ma vie, j'aurai traduit 10 000 pages...»

De nouveaux projets, déjà, s'accumulent : un choix d'«Essais» de Musil, Gongora, «Goethe peut-être»...

Dans la maison silencieuse, où les toiles de sa femme, peintre, font comme des déchirures claires sur les murs, Philippe Jaccottet parle alors de son âge, des amis, de son fils, qui s'engage à sa suite : «J'aurais préféré le voir devenir géologue, ou géographe.» De ses propres livres, enfin. Seize recueils de poèmes publiés en trente et un an, dont ces «Pensées sous les nuages» (Gallimard), qui viennent de paraître : «Le traducteur a éclipsé l'écrivain», croit-il.

À 58 ans, lassé des mots des autres, Philippe Jaccottet, poète, se presse d'achever une oeuvre : la sienne.

Pierre Leyris : «Dans l'atelier du poète»



Pierre Leyris est entré tôt en traduction; difficile de ne pas voir en lui, affable et doux, dans son bureau sévère aux murs blancs, l'héritier de quelque copiste venu d'un temps révolu. «Ma carrière de traducteur a débuté par un prénom : le mien, explique-t-il. J'étais étudiant quand j'ai découvert le roman d'un inconnu : «Pierre ou les Ambiguïtés», de Herman Melville (Gallimard). Je trouvais que le titre me définissait tout à fait. Et j'ai traduit le livre.»

PROFESSION TRADUCTEUR

Parce qu'il n'a jamais cessé de croire que «les trois quarts du travail d'un digne de ce nom consistent à faire connaître des auteurs oubliés ou des oeuvres ignorées», Pierre Leyris a, depuis, attaché son nom à ceux de John Clare, Edith Warthon, W. B. Yeats, G. M. Hopkins ou encore William Blake, le poète graveur qui traçait lui-même au burin les vers qu'il composait.

Il n'y a pas si longtemps, sous leurs couvertures tilleul, les précieux livres du Domaine anglais, collection qu'il dirigeait au Mercure de France, ont contribué à donner à la littérature et à la poésie anglo-saxonnes la place qui leur revenait.

Pourquoi ce métier, que chacun s'accorde à qualifier d'ingrat? «Pour mieux comprendre, répond-il. Traduire permet de parvenir à une analyse parfois très poussée de la création. Traduire, c'est entrer dans l'atelier du poète, de l'écrivain.» Avant d'ajouter : «Je ne traduis un texte que si j'en éprouve le besoin profond. Je me laisse posséder par lui, puis je tâche d'y voir clair. C'est le choc de la première lecture, l'émotion que je m'efforce ensuite de jeter sur le papier. Mes brouillons sont toujours des monstres; avec quelques intuitions directes. Après, je triture le français comme on modèle de l'argile.»

Un brin précieux, conscient de sa vaillance, Pierre Leyris virevolte devant sa bibliothèque pour commenter, livres à l'appui, toute une vie de traduction : Shakespeare, «huit ans de ma vie, huit heures par jour»; T. S. Eliot, «un ami, nous travaillions ensemble». Ou d'autres aventures plus récentes, comme ces «Poèmes» de Michel-Ange (Mazarine) : «Ce sont les dessins qui m'ont donné envie de traduire les poèmes», des croquis bouleversants dont quelques reproductions sèment encore ça et là, sur une table, une étagère, leur émouvant désordre..

Source : *L'Express*, 30 décembre 1983, p. 17-20.